

POUR UN BOUQUET

Au quartier pittoresque des Feuillantines où Victor Hugo passa une partie de son enfance, existait encore, il y a quelques années, une espèce de cité, un square intérieur dont les locataires des maisons en bordure avaient seuls la jouissance. Ils s'y promenaient, sous de grands arbres pleins d'oiseaux, et tous liaient vite connaissance, au sein de cette petite province dans Paris.

Un coin du square était surtout noyé d'ombre et de verdure. La pierre grimpait le long de deux énormes colonnes, vestiges d'un temple, du même ordre architectural que l'église de Saint-Sulpice, et un reste de fronton servait de balcon de quatrième étage à une maison déjà vieille.

Ce fouillis de pierres où l'art ancien se mêlait aux moellons nouveaux, donnait un caractère très particulier à cet endroit tranquille, abri de vieux rentiers sans doute, mais aussi asile plein d'attrait pour la jeunesse rêveuse.

Une jeune femme de trente ans environ, était venue habiter là avec ses deux enfants : un garçon de douze ans et une petite fille de six ans.

C'était le second été qu'elle passait là, parlant peu aux voisins, descendant rarement sous les arbres, toujours étendue près de la fenêtre de son premier étage, sur une chaise longue, où elle restait des après-midi entières à rêver, avec des larmes au bord des cils.

Elle était vêtue de deuil et les enfants aussi.

On apprit qu'ils avaient perdu leur père pendant un voyage en Italie, il y avait deux ans. Le corps avait été rapporté de Naples à Paris. C'était à Naples que les deux enfants étaient nés ; à Naples que la jeune veuve avait passé toute sa vie heureuse, maintenant brisée.

La petite famille ne s'était guère liée qu'avec une vieille dame, qui connaissait beaucoup l'Italie et en avait rapporté de nombreux souvenirs, entassés dans son salon parisien, qu'elle appelait son musée.

Le jeune Georges Hériol et sa petite sœur Fanny n'abandonnaient leur mère que pour courir chez leur vieille amie, qui leur montrait ses collections et les amusait en leur parlant du pays de soleil où ils étaient nés.

— Vous voudriez bien retourner en Italie, mes petits amis ?

— Oui, madame, avait Georges.

— Quoi d'étonnant, vous êtes Italiens.

— Non pas, madame, rectifiait l'enfant. Nous sommes Français !

— Vous êtes nés en Italie.

— Mais père était Français, madame, et mère est Française aussi. Seulement l'Italie, c'est très joli ; et il y a plus de bleu dans le ciel, voilà tout.

La bonne dame était contente de voir subsister en ces enfants le patriotisme de race, bien qu'ils fussent charmés, comme les oiseaux, par le ciel méridional.

Elle les aimait, surveillait leurs jeux dans le square, attristée en songeant qu'ils seraient peut-être bientôt doublement orphelins, privés de père et de mère, car Mme Hériol était bien pâle et bien faible, là haut, dans sa chaise roulée près de sa fenêtre ouverte !

Et, malade, la mère perdait sa douceur, se laissait dominer par les nerfs, recevait durement quelquefois les chers petits qu'elle adorait, mais qui se réfugiaient aussitôt chez la vieille dame, devenue ainsi une grand'mère d'occasion.

Une grand'mère qui les "gâtait" et leur obéissait, mais à laquelle ils faisaient plaisir en l'écoutant toujours raconter les mêmes histoires... et surtout en étudiant avec elle la musique... la musique italienne !

C'était une mélomane qui charmait sa vieillesse en se jouant à elle-même sur son piano ou sur le violon, dont elle jouait également, les œuvres des maîtres aimés ; elle avait demandé à la jeune veuve la permission d'enseigner le piano à Mlle Fanny et le violon à M. Georges.

Ainsi, la bonne dame et les deux enfants mêlaient, l'été, leurs notes discordantes, dans le square, au piailllement des moineaux. Et les voisins étaient aises d'entendre cette musique d'ensemble.

— Tu sais, petite sœur, dit un matin Georges à Fanny, tu sais que la fête de maman est dans trois jours. Papa n'oubliait jamais de nous la faire souhaiter. Nous composerons des compliments et nous achèterons un bouquet.

Les compliments n'étaient pas difficiles à rédiger. Au besoin, Georges se ferait aider par sa vieille amie.

Mais où trouver l'argent pour acheter le bouquet ?

Car il ne fallait pas un bouquet ordinaire, mais magnifique, comme ceux que papa jadis offrait !

Et Georges qui, un jour, s'était échappé seul jusqu'à la place Saint-Sulpice, où sont souvent installées des marchandes de fleurs, avait voulu savoir le prix du plus beau :

— Dix francs !

Où trouver dix francs ?

Il essaierait bien auprès de sa mère elle-même, mais il était à l'avance certain du refus !

Avec son intuition d'adolescent, il devinait que depuis la mort du père la situation de fortune avait changé, que sa mère "faisait des économies", ne vivait plus de la même vie insouciance que jadis.

Il n'oserait pas lui demander une si grosse somme !

Dût-il l'obtenir, du reste, il serait certainement interrogé sur l'usage qu'il en voulait faire.

Et sa réponse ne pouvait être que mensongère, puisqu'il était formellement décidé à "surprendre" sa petite mère.

Mieux valait donc chercher d'un autre côté.

Et, tout de suite aussi, par timidité autant que par dignité, il écarta l'idée de recourir à sa "vieille amie" pour obtenir cette somme.

Alors que faire ?

Georges passa une nuit sans sommeil, cherchant avec cette obstination des enfants aimants qui veulent faire plaisir !

Oh ! s'il pouvait procurer à sa mère si triste une joie de cinq minutes, il serait bien heureux !

Au matin, il descendit plus tôt que d'habitude pour se rendre chez la voisine.

Elle le époussetait en ce moment ses collections, son magasin de curiosités.

Georges lui sauta au cou, l'embrassa tendrement, si tendrement que la bonne dame devint méfiante et s'écria :

— Qu'est-ce que tu me demandes ce matin ?

— Rien.

— Mais encore ?

— Est-ce que vous permettez ?... Je n'ose pas.

— Nous verrons... nous verrons... parle d'abord.

Il la prit par la main et la conduisit devant la haute vitrine pleine d'étoffes aux couleurs vives, de vêtements étiquetés, de chapeaux, de chaussures exotiques, une vraie montre de fripier, mais propre, nette, sans un grain de poussière.

— Je voudrais me déguiser ! dit-il franchement.

— Te déguiser ? Nous ne sommes pas en temps de carnaval !

— Ça ne fait rien ! Et je voudrais que ma sœur se déguise aussi...

— Mais dans quel but ?

— Je vous le dirai après.

— Et c'est avec mes costumes que tu désires satisfaire ton caprice ?

— Oui, madame, avec vos costumes et étoffes pour ma sœur. Nous ne vous gâterons rien, je vous le jure !

— Et que veux-tu être, une fois déguisé ?

— Un petit chanteur napolitain ! Tenez, voilà le chapeau qu'il me faut, avec des plumes... et là le manteau... et ici, accroché au mur, le violon...

— Ah ça ! Mais... toute ma maison donc !

— Et pour Fanny... en deux tours de main vous lui aurez vite construit une gentille robe, avec un fichu... n'est-ce pas ?

— Mais... encore une fois... protesta la vieille dame hésitante...

— Dites oui, dites oui.

— Oui... mon petit démon.

— Et nous pourrions venir nous habiller ici demain à deux heures ? C'est pour une bonne action, grande amie !

— Alors, je vous attends demain, soit ! Tout sera prêt... mais il faut bien que ce soit pour toi, mon petit !

— Merci, laissez-moi vous embrasser sur les deux joues !

Et il partit, rayonnant de joie.

Le lendemain, à l'heure fixe, Georges et Fanny étaient entre les mains de la vieille dame qui les habillait en chanteurs napolitains.

Ils ne lui donnèrent pas le temps de demander de nouvelles explications. Georges avait fait la leçon à sa petite sœur. A peine vêtus des précieuses défroques, ils s'évadèrent dans le square.

La dame ouvrait la fenêtre pour les regarder quand tout à coup une chanson napolitaine monta jusqu'à elle !

Juste ciel ! C'était Georges qui jouait sur le violon et Fanny qui chan-



C'était Georges qui jouait et Fanny qui chantait.